

A dos d'ânes et de mulets



Quand il mit les pieds dans son amour de village, tout n'est plus comme avant.

Tout à l'exception de ce lit de la rivière que seules les barricades en cailloux de basalte ensachés dans ce grillage de fer trempé.

Tout à l'exception de ces grottes cachées derrière ces portes blindées de tôle renforcée pour décourager ces larsins des temps modernes qui trouvent paisible cette vie de braqueurs infortunés pendant ces nuits abandonnées à leur noirceur quand la lune en vain cachée par ces nuages d'hiver lourdement imbibés.

Tout à l'exception de ces cerisiers certes renouvelés de mains industrielles qui les ont mis au garde à vous, tels des appelés au rang de l'armée.

Tout à l'exception de ces grandes forêts de chênes parsemés de lièges et de quelques arbustes greffés.

Tout à l'exception de ces vieux hommes et femmes qui, ici et là, au pâté de maisons murmurent et murmurent, tissent et retissent, parlotes et mimiques.

Tout à l'exception de ces ares et lopins que charrues et sabots ont foui à jamais.

Tout à l'exception de ces cimetières et temples, de fortune et de pierres, peints et dépeints, mais pour beaucoup délabrés et abandonnés.

Tout n'est pas perdu.

Ce béton, fils d'abandon, a eu raison de ce viaduc qui du temps des beaux jours, traversait magestueusement mon village, au pieds de nos maisons, au dos de maisons, à l'antre de bâtiments.

Ces ruisselets, ayant décidé de se soustraire à la mère rivière, pour apporter fraîcheur et vie à ces papillons de printemps, venant tantôt butiner et tantôt aspirer cet argile déposé d'un élan de détente,

Cette estuaire où l'on étalait, enfants de bas âge, tissus et foulards, tricots et mouchoirs, en guise de filets, pour amasser vifs et têtards.

Marinés et salés, les moins petits non libérés, des truites et gardons, finissaient dans des boîtes de conserves de maquereons et tons, comme fritures d'appoint de nos festins d'aventuriers garçons à la Robinson Crusoé.

Cette piscine des premiers pique-têtes où l'on apprend à nager, doigts grand écartés au contact de boue et de cailloux, mais jambes tendues en pair de ciseaux, pour épouser des postures de nageurs aguerris.

Ces fermes de Jura, Félix, Maria et que d'autres, arborent santé et délices.

Pommiers, poiriers, abricotiers et cerisiers peuplaient dans un mariage métisse, ces edens jalousement surprotégés. Mais c'est mal juger des ventres affamés et cerveaux ensorcelés de gourmandise et friandises.

Le chef décide de la stratégie à adopter : une équipe au sud, l'autre au nord, le cadet faisant le gué tel un écureuil avisant du danger.

Le gardien, gardien, criait le guetteur. L'autre équipe pénétra et chargea ce qui sera, quand le calme reviendra la récompense de nos efforts de voleurs insouciant mais repus.

Le dessert dans nos pulls, poches et sacs, nous attaquons notre activité de prédilection : la chasse.

Armés de lance-pierres et de munitions, nous entrons dans ces forêts bordant notre village.

Des renards, loups et chiens errants y sont certes présents, mais armés et hardis, ne craignons presque rien.

Horde plus soudée et déterminée, un gibier est à nous quand les chiens de ce berger voulurent s'en emparer.

Tous braquons, tirons et rechargeons, nos armes tels des canoniers pour que ces imposteurs envahisseurs chiens de troupeaux, battent retraite et s'en vont.

Toutourelles, geais et tout ce qui volent, finiront grillés au feu de bois fait de mains expertes.

Au coucher de soleil quand le bétail rentre, nous accostions ce bel homme à la cravache sifflant au contact de ces roches de volcan.

« Oncle, oncle...un peu d'eau s'il vous plaît! »

Ce brave sorti droit des films du grand western, visage basané sous son chapeau d'osier ne rend une de ses gourdes isothermes et de préciser : « tenez..une petite gorgée chacun ».

La mort est bon maître.

Il a appris au péril de sa vie que l'eau même atédée par ce soleil d'été est toujours eau tant que les pieds n'ont pas senti la fraîcheur de cette belle rivière potable ou vaches, brebis, moutons, chèvres et boucs éclaboussent des jets à coup de pattes et museaux.

Une longue journée, mais combien généreuse cède la place à une nuit fraîche et épaisse.

Un peu de contribution.

Il y a cet âne à rentrer, ces canards à protéger, ces lapins à nourrir.

Les veaux doivent téter leur ration, les moissonneurs servis, pains complets et mets.

Des sacs « porte-manger » doivent être accrochés derrière les longues oreilles des équidés et pendus au millimètre près pour que l'orge soit à la portée de leurs lèvres élastiques mais pas tellement.

Ce son d'orge broyé tinte encore dans ma mémoire d'enfant. Ces mâchoires inférieures suivant un mouvement programmé tel ce grand broyeur de nos moulins à eau.

Ces bêtes mangent de l'orge mais avalent, certainement, de la farine.

Les moulins avalent de l'orge et donnent de la farine. Un circuit inversé.

Le coq sonne tel un aspirant à la trompette. Dans la bergerie tout s'affaire.

Au bout de la maison, ça parle et ça fume. Ça fume quelques choses de pas doux. Du tabac éjecté au bout de ce canon à double arbre. Cette machine à base de bois sculpté, porte des tatouages de gloire.

Tels des sapeurs pompiers, tous enfilent leurs tenues de travail : sandales en cuir de vaches et semelles en pneus, des pantalons épais à ceintures en corde. Des chemises blanches et graisseuses. Ces terazas pour certaines pliées d'un élastique à la John Wayne.

Ces tubes d'osier protège-doigts et cette faucille en forme de « C ».

Aujourd'hui, je ne jouerai pas au ballon; je ne pecherai pas dans ces ruisselets. Je n'irai pas écraser ces mûres au font de cet bouteille de coca mini.

J'endosse le rôle de ce cowboy à dos de notre fierté : cet âne au GPS de toutes nos parcelles ici et là.

J'irai apporter petit déjeuner à ce bataillon loué à la tâche, mais je jouerai quand-même.

Mon arme fétiche au cou, je m'empresse de ramasser la munition à quelques mètres de la maison. Là où le terrain est accidenté et où les pierres sont érodées.

Je m'en remplirai les poches et en déposerai au creux de cette berdia servant de selle à ma monture..

Le chemin est bien tracé et le gibier abonde en ces temps de moisson.

Je mettrai les pieds sur terre à la première touchée.

Sauf que ces lentilles sont juteuses et onctueuses : elles sont mûres et commencent à durcir. Un jaune léger le montre si bien et le vent trahit leur silence protecteur.

Je me rends, désavoué .

Je glisse tél d'un toboggan et arrache de main ferme une gerbe puis une deuxième : de quoi occuper ces dents intactes et inentamees.

Amuse gueule de mon enfance de campagnard , je pince et inspire les yeux bien ouverts.

Eveil total de tous les sens. Prêt à tirer sur tout ce qui bouge, pourvue que ce soit aux ailes claquants.

Pas de secret..chaque son est décerné : petit rouge gorge ou perdrix.tous répertoriés dans ma mémoire auditive.

L'effet papillon.

Battement des ailes ,c'est des tourtourelle.. Là-haut au cime des chênes, cette silhouette est celle d'un geai.

C'est loin! Je m'approche buste collé, à ne faire qu'un avec ma monture broutant de en temps, herbe quand les rênes le lui permettent.

Et , d'un coup de maître, plein dans le mil . Je me rue et me jette sur cette belle récompense divine.

La chasse est bonne.

Arrivé à destination, j'acoste et le chef d'équipe s'empresse de décharger .

« petit, viens prendre le petit déjeuner avec nous ! »

Quel moment de bonheur, ce thé à la menthe mis dans ces bouteilles d'huile de table en verre et de whisky rincées souffle la vie.

Ce pain complet durci à coup de vent malgré ces emballages en tissu blanc laisse couler le parfum de levure fait-maison. Ce beurre et cette belle confiture de pêches tirée de ces boîtes de cinq kilos .

Un régal au milieu de mère nature.

Le lendemain, changement de programme!

Du jeu, encore et toujours.

Des jeux olympiques de nos fantasmes puérides et nourrissant des rêves qui plus tard , font des hommes ce que, doux rêveurs, voulaient réaliser.

Tous les métiers de mon village,et parfois même ceux puisés dans les telefeuilletons de notre premier téléviseur monochrome, sont reproduits dans notre petit monde d'enfants choyés par la nature.

Des jeux plus qu'olympiques. marathons interminables aux disciplines éparses et relais garantis.

Chaque jour que dieu fait apporte son lot de sports improvisés, mais tous constructifs .

L'éducation physique et mentale.

Tarzan et zombla pour un moment; Clint Eastwood et Lee van Cleef , Apache et indiens.

Starsky et huch et pour finir la journée : le Nord et le Sud où le Riche et le pauvre.

Tous ces films et histoires de poche finissent par être interprétés et de belles manières.

Qu'importe si les paroles n'ont rien à voir, notre imagination fait notre script.

Ne dit-on pas que le corps parle; quand le héros serre les dents, c'est sur que les revolvers vont dégainer. Alors c'est sûr que notre Dialecte (amazigh) portera un air de colère du genre : finissons en maintenant.

Le soir venu pendant les cérémonies de noces, pas de repis pour les friandises. Ces biscottes fait-maison , ont toujours bon goût .Et ce n'est pas toujours que si grandes quantités est étalée.

Jalousement gardées pour les invités, ces pattes de biches aux amandes et eau de rose, sont ce soir de mariage si proche de nos nez.

Ce n'est pas ce frère de la mariée qui va nous gâcher la fête.

Aux adultes leur danse folklorique, et à nous ce festin divin.

Alors tels les guerriers de ces terres Peaux-Rouges, le chef ordonna le ballet en cercle d'hypnose .

Au signal laissé secret, telles des sauterelles , nous nous ruâmes sur ces tables garnies.

Puis plus que maigres miettes. A réapprovisionner.. ces enfants, ces petits monstres ont eu raison des hôtes mais c'est toujours ainsi.

Tout sera que bon souvenir, et la fête c'est fait pour le bonheur de tous..les mêmes surtout.

Un feu de camp!

Ces troncs d'arbres que les jeunes du village ont apporté sur mulets, chevaux et ânes pour servir de foyers de feux à ces dames expertes spécialisées dans les tagines à la viande de cette jaunisse sacrifiée la veille ,aux abricots, amandes et œufs.

Ces troncs ayant alimenté ces fours à la terre cuite pour préparer ce pain complet produit en grandes séries , sont transférés braises en renfort pour chauffer ces vendeurs (tambours uni face) qui rythment nos danses.

Vêtu d'une djellaba royalement blanche, ce « Moulay » mari est entouré de wizirs.

Trois à quatre fraîchement mariés, amis et proches confidents, prodiguent conseils et règles de conduite.

Choyé et pris au soin, le mari ne manque de rien.

Toute une semaine-lune de miel bonne bouffe et hygiène de vie.

Le mariage fait ainsi des jaloux. Une institution tant convoitée qui motive et incite à redoubler d'efforts.

L'empire est une entreprise de pur labeur.

Ce veau est pour toi.

Les vaches à lait sont conduites dans les plaines loin de l'agglomération.

Les veaux doivent paître en attendant la tétée du brunch.

Nous nous en occupons, nous les enfants. Chacun son petit troupeau, nous nous joignons chaque jour sur des terrains différents.

Tantôt au nord, tantôt au sud. Il ne faut jamais rester sur la trajectoire des vaches laitières.

Ce veau est mien. Mon papa me l'a promis et toute la famille me le rappelle et c'est clair.

Puisque ainsi, mon protégé doit vite grandir. Alors l'enfant crédule arrache la bonne herbe sélectionnée pour gaver l'heureux gâté.

Toute la horde fait pareil. Nous sommes tous propriétaires de ces vesux, en tout cas jusqu'à ce que l'école ouvre ses portes.

Ainsi s'écoulaient nos vacances scolaires. Qu'importe si les veaux nous soient cédés.

Un pantalon neuf et une paire de chaussures ramenés du grand marché hebdomadaire, pour faire honneur à la nouvelle classe, nous remplissent de joie et d'amour de soi.

L'école à un côté positif : ce pain de boulangerie de cantine.

Un bol, une carafe ou une assiette à la main.

Tout le monde s'aligne dans une file d'attente. Chacun sa ration alimentaire et tous aux anges.

Au seuil de l'école perchée, des banis de l'école attendent frères, sœurs, cousin ou voisin.

Tout le monde est servi et à demain.

Des longs weekends d'attente de cantine. Un cours fin de semaine et un lundi de révision et de restitution.

La nuit porte conseil.

Nos nuits sont courtes et très courtes. Le jeu est notre marque de fabrique.

Courses et foot sous les pïones d'éclairage public. Soudain pas âme qui bouge : l'instituteur arrive ! Il vient faire ses courses chez l'épicier du village.

Gars à celle ou celui que sa caméra à infrarouge détecte.

Ce géant n'est pas un humain. Il sait tout, entend tout, flaire tout. Ces yeux ressemblent à ceux de félins. C'est un un sur humain, un extraterrestre.

Le lendemain après le rituel de l'appel ,place aux tirs au but.

Tout le monde est cloué, figé et respire à peine. Driss ! au tableau.

Driss porte bien un tee-shirt blanc et il était avec nous dehors. Il passe à la caisse.

« table de multiplication du nombre 7 »

$7*1 = 7$

$7*2 = 14$ hum 16

$7*3 = 21$ Viens là, approche.

Ce câble électrique tressé et par deux fois épousant la paume de la main de maître fait plus d'un angoissé.

Ce bout de terre est ton atelier.

En forme de cœur, ce don fait le bonheur de ses deux garçons. Ce lopin est un petit îlot de verdure et d'arbres fruitiers.

Feu mon grand père y avait implanté 5 cerisiers , deux poiriers, un abricotier , un pied de vigne grimpante ,deux figuiers et une poignée de grouzailles.

Une maisonnette en mur de pierres couvert de chaux ouvrait à l'est sur un torrent de jets d'eau d'une rivière pleine de vie et de vitalité.

A l'ouest se dresse l'entrée principale vers ce bout de paradis qui fait des envieux.

Un havre de paix et d'amour. Un lieu d'apprentissage où l'on peut aiguïser sous l'œil expert et vaillant de proches, voisins et ouvriers qualifiés, tous les tenants et aboutissants du métier de fermier, agriculteur et cultivateur de volailles.

On y apprend même un peu de pisciculture improvisée. Les larves de truite et de carpes viennent s'échouer au milieu de sillages de pommes de terre, persil, haricots verts et courgettes.

Les exercices , c'est dans ce genre d'ateliers qu'il faut les faire.

Nous décidons, mon frère et moi, de ce qu'il serait bon de cultiver : la zone appropriée, le terrain propice, la superficie dédiée,etc.

Nous faisons du benshmarketing en copiant sur les adultes.

Deux règles d'or :

- **Une culture saisonnière ;**

- **Un produit que nos clients recherchent.**

L'école est une priorité pour cet autodidacte et self-made qu'est notre père. Le choix est vite fait : haricots verts ,courgettes , persil , menthe et un peu de maïs .

La loi du marché est un impératif de l'action commerciale et le produit Bio est recherché par ses estivants de choix dont les budgets permettent ces séjours de vacances méritées et d'emblée la quête de tout ce qui la nature.

A deux, nous faisons les deux : récolte et vente.

La manutention, c'est aussi nous. Aux petit matins de chaque weekend, nous chargions ce que de nos mains de petits heureux , avions au crépuscule alloti et si bien deserbé.

La logistique est une activité de soutien, dans la chaîne de valeur.

Le moyen de transport est cet âne choyé la veille en prévision de ce voyage d'affaires vers ce marché hebdomadaire de la ville.

Après une chevauché à travers ces sentiers battus , route ancestrale de nos parents et arrière parents, nous accédons à cette place bien prisée.

Tels des vautours ou fauves guettant une proie, ces revendeurs de légumes en grandes séries, accourent vers nous en usant de tous les stratagèmes.

Je savais sans l'avoir pas encore étudié, que notre offre et dérivée. Nos produits sont pour ces professionnels de la distribution des produits d'appel qui vont drainer cette cliente avertie et exigeante, qui ainsi séduite va faire des « cross-selling » et des « up-selling ».

Ce marketing des temps perdus, notre éclaireur (père) l'a toujours fait : qualité personnelle et action commerciale ciblée.

Une gamme large, un pricing abouti fruit d'une analyse de la valeur voulue et celle perçue.

Un positionnement précis ,un ciblage calculé et une politique de fidélisation qui place le client au cœur des préoccupations de l'entreprise.

Résultat : nos produits de terroir se vendent comme des petits pains.

Cette année de mes 8 ans.

Notre village est un royaume des milles et une excuses.

Perche a 1600 d'altitude au dessus de la mer, il y neige.

Il y neigeait à perte de repères. Les longues journées de blancheur infinie que cette poudreuse peuple magestueusement.

Il y neige pendant longtemps. Des hivers glaciaux où tout se fige, c'est une constante.

Mais , cet exercice est différent.

Pas de trêve à l'horizon ; hibernation forcée ou assignation à domicile. Tout ce qui bougeait ne bouge guère.

Bêtes, volailles , enfants et femmes respirent, Dieu soit loué, mais ne peuvent mettre leurs nez dehors.

Tellement foudroyant et sifflant à abasourdi que l'évidence est de se fier à son instinct de survie.

Les mamans , tantes et sœurs aînées, s'affairent à préparer mets et chauffage au feu de bois.

Quand il faut y aller, il faut y aller. Les hommes (H majuscule) bravent ces rafales de vent violent.

Leurs progénitures sont au chaud, mais le cheptel est à cours de provisions

La dotation normale est épuisée et le stock de sécurité est entamé.

Plus que quelques jours, voire quelques heures.

De ma mémoire d'enfant en apprentissage de vie, j'observe ces navettes mortuaires de traîneaux évacuant cadavres bovins et ovins à la force motrice d'équidés et d'humains.

Avant que le tour de chevaux, mules, mulets et ânes ne viennent, tout le monde implore clémence du Clément.

Ce qui frappe notre foyer, s'abat sur tous les foyers.

A la guerre comme à la guerre.

Guerre, comment et contre qui, ?!

Mère nature est imposante, la loi divine est respectée.

Une guerre économique !

Un simple cycle de formation et d'examen. Voilà ce qui sort des bouches de ces êtres à la foi inébranlable.

Dieu donne et reprend, et s'il reprend c'est pour le mieux.

Abattus mais non désespérés, tous essuient et repartent.

Des leçons de bravoure, témérité et persévérance ne se contentent pas, ne s'enoncent point, se vivent et un point c'est tout.

L'économie de crises fait des hommes tandis que les situations de largesse et d'opulence fabriquent des pseudos hommes.

Ces cris sortent des histoires et de contes de cheminées.

Ce ne sont pas des aboiements de chiens errants ; Ces sont des chefs de meutes de loups qui appellent leurs congénères à se joindre à la fête. Le butin abonde et ces squelettes que des charognards (hyènes opportunistes) croqueraient à jusqu'à la moelle.

Tels des éclaireurs de shérifs de savane, nous nous mettons au coup de soleil de midi tapant, après que neige ait cessé de tomber en flocons. Nous, enfants dans notre bulle d'explorateurs, nous mettons à relever les empreintes de ces carnassiers sauvages.

Ici, c'est les traces de pattes de loups géants ; là-bas des restes de poils d'hyènes flottant aux troncs de chênes verts de notre garde manger d'automne (les glandes de chênes au goût parfois amers.).

Nous faisons docteurs, inspecteurs et tous corps de métier de sociétés.

OFFRANDES DE L'Aïd

Figs et dattes , poichiche ou raisins secs.

Tels les membres de deux équipes s'échangeant étendards, mascottes et souvenirs de rencontre, filles et garçons, petits et grands, défilent d'un sens à l'autre et inversement.

Les bras tendus et au bout d'une main, des sacs en carton en guise de contenants.

Je te rends les dattes et mes poichiches salées,tu prends et moi tes figes et raisins secs.

D'interminables moments de bonheur, exhibant nos vêtements de l'occasion, nous partageons, sourions et mangeons.

Des tapes d'épaule à épaule entre garçons ; sourires de princesses en robes de mariées.

Nos doigts s'enlacent de miels de dattes, figes et raisins.

Le sel de poichiches relève les condiments : mémoire gustative ,j'en bave encore maintenant.

Nos ongles taillés a coup de rasoir usagé, entassent cette mixture couleur marron.

La prière a la mosquée ou en plein air finie, tout le monde se serre les mains : parfum standard acheté chez l'épicierdu village , vendant tout des bougies aux vaselines parfumées.